

## LA REDOUTE

---

Les cinq vêtements présentés dans l'exposition, d'abord réservés à des usages spécialisés, investissent tous un jour le vestiaire quotidien. Le catalogue de vente par correspondance La Redoute apporte à domicile, dans tous les foyers français, la mode du moment. Véritable marqueur historique, il est une indication précieuse du moment où le destin d'un vêtement se transforme et devient phénomène de société. Édité pour la première fois en 1928, il permet d'observer la trajectoire de nos cinq vêtements modèles depuis près d'un siècle.

## UN PATRIMOINE VIVANT

---

La notion de savoir-faire est définie par l'Unesco comme un « patrimoine culturel immatériel ». Dans ce contexte, la valeur patrimoniale concerne autant l'objet que sa façon. Les trois films projetés dans cette salle documentent les processus de fabrication de l'espadrille, du kilt et du débardeur : conçues à l'identique, selon les mêmes procédés que ceux employés au moment de leur mise au point, ces pièces sont les témoins de savoir-faire étroitement liés à des territoires. À travers ces films, le musée se propose d'être un observatoire de ces gestes et techniques, artisanaux ou industriels, à l'origine des « vêtements modèles ».

## MOLESKINE

---

La moleskine est une toile de coton dont le tissage particulièrement serré est garant de solidité. C'est le brossage de la face extérieure du textile qui, en gommant toutes ses aspérités, renforce les qualités protectrices du vêtement et lui donne son nom tiré de l'anglais « mole skin », « peau de taupe », pour sa ressemblance avec la fourrure dense et rase de l'animal. Au XIX<sup>e</sup> siècle, dans de nouveaux contextes professionnels où apparaissent des dangers liés au travail à l'usine, la moleskine permet de concevoir des vestes épaisses et résistantes, protégeant de l'outil tranchant comme des projections de métal en fusion.

## COMPAGNONNAGE

---

De ses légendes médiévales à son organisation contemporaine, le compagnonnage est un système de transmission des savoir-faire de maître à élève, qui véhicule depuis des siècles des codes vestimentaires intacts. Noire pour les charpentiers, beige pour les tailleurs de pierre, bleue pour le métal, leur veste est toujours ornée d'un col chevalière typique et de poches conçues pour le travail. Cousue à la main dans sa version artisanale, elle sert de modèle pour la production en masse du bleu de travail lorsque, à l'heure de l'industrialisation, la demande d'équipement ouvrier connaît une ampleur sans précédent.

## L'HABIT DE L'HOMME MODERNE

---

D'abord porté à l'usine, le bleu se fait progressivement une place à la ville. À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle quand la nouvelle notion de « classe ouvrière » devient une question centrale, plusieurs artistes et penseurs réfléchissent au renouveau du vêtement dans une société où désormais, l'utile prime sur l'artifice. L'esthétique industrielle, portée au rang d'art par des mouvements comme le Bauhaus, imprègne également la culture vestimentaire avec des propositions comme la *Tuta* d'Ernesto Thayaht autour de 1920, un vêtement fonctionnel et confortable pour l'homme moderne. En Italie, les futuristes prônent un habit facile à enfiler et aux vertus hygiénistes, dont les qualités sont proches de celles du bleu, emblème d'un renouveau des pratiques.

## UN VÊTEMENT IDÉOLOGIQUE

---

Le bleu de travail traverse les décennies et passe rapidement du statut d'habit professionnel à celui de symbole. Objet politique qui signale tout à la fois un métier et une appartenance sociale, il est l'image d'une identité ouvrière et masculine. Revêtu dans des contextes politiques variés, il accompagne souvent les discours en direction du peuple, employé comme emblème d'une connivence avec les classes laborieuses. Peuplant les affiches politiques de tout bord de l'entre-deux-guerres, les images d'archives des grèves de 1936 ou les événements de Mai 68, la veste de bleu arrive jusqu'à l'Assemblée en 1997. Tour à tour stigmaté ou objet de fierté, le port du bleu de travail n'est jamais neutre.

## INSTAGRAM

---

Le bleu de travail est régulièrement détourné de ses usages premiers par les milieux artistiques et créatifs, soucieux de ses origines ancrées dans l'histoire du travail manuel. Depuis les années 2000, il connaît un succès international sans précédent, jusqu'à être aujourd'hui un objet de mode particulièrement recherché. De Londres à Tokyo en passant par New York, Sydney ou Stockholm, le réseau social Instagram est le reflet de cette passion nouvelle pour le #Frenchworkwear. Les bleus de travail de fabrication française sont les plus prisés, et leurs prix vont croissant plus ils sont anciens. Leurs couleurs passées et les traces de leurs accrocs reprisés ajoutent à la valeur de ces pièces fétiches du marché du vintage.

## FABRICATION

---

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le tricotage est une technique privilégiée pour la production de sous-vêtements : la maille de coton est vantée pour ses vertus absorbantes et son élasticité est particulièrement adaptée au contact direct avec la peau. D'abord manuelle, la technique devient mécanisée à l'ère de l'industrialisation. Une invention en particulier joue un rôle central dans le destin du tricot de peau : celle du métier à tricoter circulaire, dont les premières formes remontent à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et sont perfectionnées quasi simultanément en France et en Angleterre. Réservées dans un premier temps à la production de bas aussi appelés « sacs à jambe », ces machines permettent rapidement la fabrication de nouveaux produits, parmi lesquels le débardeur.



## DU CORSET AU DÉBARDEUR

---

Après la Première Guerre mondiale, alors que l'effort de guerre donne lieu à une entrée massive des femmes sur le marché du travail, le vestiaire féminin évolue radicalement. Le corset est progressivement délaissé, et nombreux sont les créateurs à privilégier des vêtements amples, opposant moins de contraintes au corps féminin et permettant une plus grande liberté de mouvement. L'épaule dénudée se généralise, du maillot de bain à la robe de soirée ; et le débardeur, d'abord vêtement d'homme, glisse progressivement dans la garde-robe féminine grâce à la mode dite des « garçonne » pendant les Années folles. Porté sans soutien-gorge par Renée Perle dans l'objectif de Jacques Henri Lartigue, il est ainsi dans les années 1930 le symbole d'un corps libéré.

## UN VÊTEMENT DE TRAVAIL

---

Le mot « débardeur », référence au verbe « débarder » qui désigne, au sens large, le déchargement de marchandises, inscrit la pièce dans l'histoire du vêtement de métier. Au XX<sup>e</sup> siècle, la photographie témoigne abondamment de cette histoire où le débardeur habille aussi bien les dockers des ports du monde entier que les ouvriers d'usine, comme le montre l'exemple célèbre des *Temps modernes* de Charlie Chaplin. Il est également porté pour la pratique du sport, son absence de manche n'offrant aucune entrave au mouvement des bras et sa maille de coton absorbante étant particulièrement adaptée à l'effort.

## VIRILITÉ

---

Révélant la musculature au travail, le débardeur participe à la construction d'une figure récurrente dans les beaux-arts comme dans l'imagerie populaire des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : celle d'une virilité ouvrière caractérisée par l'effort, la puissance physique et le travail manuel. Cette identification au registre du masculin et plus particulièrement du viril connaît de multiples variations tout au long du siècle, dont une des incarnations les plus célèbres est Marlon Brando dans *Un tramway nommé désir* (Elia Kazan, 1951). Le débardeur du personnage de Stanley Kowalski, emblème à la fois d'une classe sociale et d'une virilité brutale, résume à lui seul un siècle de stéréotypes liés à la figure du prolétaire, une figure montrée comme violente, menaçante, et fortement sexualisée.

## ANDROGYNE

---

Avec sa maille moulante et sa découpe échancrée, le débardeur rend clairement visibles les formes du corps. Dévoilant parfois une musculature, parfois une poitrine, il est tour à tour défini comme masculin ou féminin. L'influence de la Beat Generation dans les années 1960, puis de la génération hippie dans les années 1970, nourrit une nouvelle esthétique de la minceur, dont on retrouve des prémices dans les années 1920. La possibilité d'un nouveau modèle pour le corps affranchit la jeunesse de l'injonction d'une virilité musculeuse ou d'une féminité courbe. Dans le vêtement, ces mutations s'expriment par la mode d'une allure androgyne. Le débardeur devient un basique et une pièce fétiche pour qui veut jouer des codes de genre.

## COULEURS

---

Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il est porté comme tricot de peau, le débardeur de coton doit être blanc ou non teinté. L'histoire du sous-vêtement, comme plus largement des textiles en contact direct avec le corps – à l'image des draps de lit –, reste longtemps marquée par cette injonction, héritée de la période médiévale qui voit dans la couleur une forme d'impureté. La pratique de la teinture marque ainsi une véritable révolution dans son destin. Dans les années 1970, plusieurs marques s'emparent de la mode des pastels (rose passé, bleu délavé, parme poudré), couleurs dont se pare pour la première fois le débardeur ; il prendra ensuite les couleurs vives des années 1980, s'adaptant à l'air du temps, en conservant toujours son patron et ses qualités techniques initiales.

## L'ESPADRILLE PRÉHISTORIQUE

---

Les origines de l'espadrille, souvent évoquées dans la littérature consacrée à cette chaussure, sont difficiles à définir avec précision tant son histoire est ancienne et ses matériaux friables. On en retrouve tout de même une première ancêtre datant du Néolithique au Musée archéologique national de Madrid, découverte lors des fouilles du site de la Cueva de los Murcielagos en Andalousie. Le port de cette sandale, dont on relève des traces dans tout le bassin méditerranéen, fait aussi écho aux contours de la culture gréco-latine.

## FABRICATION

---

Lorsqu'elle est faite à la main, l'espadrille commence par être une simple corde tressée enroulée sur elle-même puis cousue pour donner forme à la semelle ; viennent ensuite la découpe et l'assemblage des pièces textiles, en toile de coton pour l'avant et en jute tissée pour l'arrière, elles aussi cousues puis ornées de rubans. L'espadrille catalane, appelée « vigatane », est le produit d'une technique vieille de plusieurs siècles.

Si la production de l'espadrille s'opère aujourd'hui à l'échelle mondiale, de part et d'autre de la frontière franco-espagnole des ateliers catalans perpétuent ce savoir-faire où la main joue le premier rôle.

## L'ESPADRILLE SPORTIVE

---

Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on retrouve des indices de l'usage d'espadrilles en contexte sportif. Elles sont utilisées par de nombreux athlètes, tout particulièrement dans les domaines liés à la course ou au tennis. On les observe notamment aux pieds de Suzanne Lenglen dans les photographies de Jacques Henri Lartigue. Dans sa version sportive, l'espadrille recouvre presque tout le pied ; ses lacets caractéristiques permettent un bon maintien de la cheville. Grâce à sa semelle souple adaptée au mouvement, tout comme à la légèreté de ses matériaux, elle est l'ancêtre de la chaussure de sport.



## ESPADRILLE ET GUERRE D'ESPAGNE

---

Au cours de la guerre civile espagnole (1936-1939), la Catalogne cesse de bénéficier d'un statut autonome et sa langue est interdite par le nouveau régime.

Dans une célèbre affiche, c'est l'espadrille que choisit l'artiste Pere Català Pic en 1936 comme emblème de la résistance catalane au pouvoir autoritaire du général Franco. Sous le titre « Écrasons le fascisme ! », un pied chaussé d'une vigatane s'apprête à marcher sur une croix gammée craquelée : l'espadrille accède ici au rang d'allégorie.

# HÉLIOTROPISME

---

Le goût de l'espadrille dans l'entre-deux-guerres croise l'histoire d'une tendance culturelle bien précise : celle du culte d'un corps athlétique et sans entrave, étroitement lié à une attention portée au naturel et aux vertus du soleil dans la vie en plein air.

Les développements simultanés de l'exercice physique, de la diététique et du culte du corps constituent un contexte culturel essentiel pour comprendre la vogue de l'espadrille dans l'entre-deux-guerres. C'est un symbole de l'héliotropisme, alors qu'on s'autorise progressivement le hâle jusqu'à la mode franche du bronzage dans les années 1930. L'espadrille rappelle également une autre tendance de cette époque : l'hellénisme, et témoigne d'un goût pour l'antique partagé par beaucoup en ce début de siècle.

## PANTALONS D'INTÉRIEUR

---

Le pantalon mou est, dans sa forme comme dans ses matériaux, un prolongement du caleçon long pour homme. Longtemps réservé à un usage d'intérieur ou strictement limité à l'exercice sportif, il intègre progressivement le champ du vêtement d'extérieur en même temps que se développe la société des loisirs. Paul Poiret ou Coco Chanel mettent au point des « pyjamas de plage » qui, dans l'entre-deux-guerres, donnent une place et une visibilité inédites au vêtement mou. Enfiler plutôt que boutonner : le pantalon mou répond à la volonté de simplification qui marque toute l'histoire du vestiaire quotidien dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

## DE L'UNIVERSITÉ AUX JEUX OLYMPIQUES

---

Le terme « jogging », issu du verbe anglais « to jog », qui désigne une course à petite foulée, fait écho à l'importance de la culture anglo-saxonne dans le destin de cette pièce. Elle trouve ses origines dans la culture universitaire britannique puis américaine, où l'éducation physique a une place de choix dans le système éducatif et où l'esprit d'équipe est symbolisé par l'uniforme. Le survêtement, marqué au nom de l'université – à Yale, les archives montrent un large « Y » ornant les pulls de l'équipe de football américain des Bulldogs –, est le témoin d'un esprit de groupe et reste longtemps cantonné à un strict usage sportif. L'institution des Jeux olympiques en 1896 marque un premier tournant dans l'histoire du jogging et accroît considérablement sa visibilité.

## HIP-HOP

---

Le jogging est l'un des uniformes emblématiques de la culture hip-hop, entre recherche d'un confort adapté au breakdance et culte du logo dont la fonction de signature est voisine de celle, contemporaine, du tag. Comme la basket ou la casquette, il est au cœur de l'esthétique que créent les pionniers du hip-hop aux États-Unis dès la fin des années 1970. Il peuple les photographies, les clips, et parfois jusqu'aux paroles de chansons. Le pantalon de jogging, désormais porté extra-large, donne au sportswear une dimension nouvelle et devient l'emblème de toute une culture. Si dans les années 1980 le hip-hop est en opposition à la culture dominante, il devient rapidement un modèle et une inspiration pour la jeunesse du monde entier, qui désormais porte le jogging en toute circonstance.

## L'INVENTION DE LA TRADITION

---

Le kilt comme emblème des traditions écossaises est le fruit d'une construction culturelle de plusieurs siècles. Cette fonction symbolique croît au fur et à mesure de l'histoire qui oppose Écosse et Angleterre. Lorsque le roi George II proclame le « Dress Act » en 1746, interdisant le port du costume des Highlands, porter le kilt est un acte d'opposition à la Couronne d'Angleterre. De nouveau autorisé en 1782, le kilt est devenu image d'une conscience nationale, association dont l'iconographie se fait le relais – qui représente un Écossais le représente en kilt. Aujourd'hui encore, le kilt est porté lors des jeux des Highlands, une compétition sportive adossée à tous les codes de la culture (musicale, vestimentaire et surtout sportive) écossaise.

## UNE JUPE POUR HOMME

---

Depuis plusieurs siècles, le vêtement du bas en Europe répond à une répartition binaire : aux femmes, les jupes, et aux hommes les pièces en deux parties. Au sein du vestiaire masculin, le kilt fait donc figure d'exception. S'il est souvent porté pour signifier un lien, de près ou de loin, avec la culture gaélique, ses fonctions historiquement militaires en font un emblème de force et de virilité. Lors des jeux des Highlands, il est l'expression d'une masculinité exacerbée par un contexte de compétition sportive. Il est un très rare exemple de jupe pour homme aujourd'hui en usage dans les sociétés européennes et l'une des pièces signatures de créateurs comme Jean-Paul Gaultier, qui joue de ces caractéristiques.

## « SCHOOLGIRLS »

---

Historiquement symbole de virilité, le kilt est aussi un des vêtements les plus sexualisés du vestiaire féminin. Employé comme uniforme scolaire, il est un élément signature du style « preppy » (issu de « preparatory schools », classes préparatoires), dont le nom témoigne de ses liens avec la culture universitaire nord-américaine. Maintes fois repris à son compte par la culture pop, il est un des emblèmes de la figure de la « schoolgirl » dans la musique ou au cinéma. De telles jupes sont portées par les écolières dans le manga japonais où les silhouettes adolescentes sont sexualisées parfois à l'extrême ; au sein d'une déclinaison d'archétypes féminins, le port du kilt est alors sous-tendu d'une connotation érotique allant parfois jusqu'à la fétichisation.



## ANGLOPHILIE (1)

---

Le XIX<sup>e</sup> siècle marque l'apogée de la puissance britannique : entre les avancées rapides de son industrialisation, le rythme effréné de ses découvertes scientifiques et l'élargissement de son empire colonial, l'Angleterre incarne alors progrès et modernité, aux yeux de la vieille Europe comme des jeunes États-Unis. Au même moment, les romans de Walter Scott exaltant la culture et les terres écossaises sont l'objet d'un engouement sans précédent. Mises en scène par la littérature, l'opéra, le ballet, les traditions écossaises fascinent. Le Second Empire marque l'avènement de ce goût écossais, touchant en particulier le vêtement : le tartan se décline sous toutes les formes, du pantalon d'homme au jupon en passant par le costume d'enfant.

## ANGLOPHILIE (2)

---

Au XX<sup>e</sup> siècle, le port du kilt se généralise progressivement, indice d'une anglomanie qui touche tous les domaines de la vie culturelle. Dans les années 1960 en France, la mode du kilt est indissociable de la grande nouveauté de l'époque : la minijupe, emblème des « sixties » et du « Swinging London ». À la fin des années 1970, c'est le mouvement punk qui contribue à perpétuer le port du kilt. Créatrice emblématique de la culture punk, Vivienne Westwood fait quant à elle du kilt un de ses modèles fétiches et habille les grands noms du mouvement tout au long de la décennie. Le kilt et le tartan en viennent ensuite à habiller la scène rock dans son ensemble, devenus aujourd'hui le marqueur de plusieurs genres musicaux tous empreints de culture britannique.